





Téléphones

A LILLE, . Nº 1.02 A ROUBAIX Nº 3,28 A LENS . N. 1.02

ABONNEMENTS Nord et Départements limitrophes. . . . . Autres Départements . . . . . . . the abouncments sout reque sans

7 3 mois 6 mois 1 au 4 fr. 50 9 fr. 18 fr. 5 fr. 50 11 fr. 22 fr.

5

PUBLICITE

Les Annonces et Réciames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger.

Lundi 23 Mai 1910

## NOTRE CONCOURS du (Borgne Noir de Fives)

## **32**5 Prix

d'une valeur de plus de 5000 fr.

### LIRE EN 50 PAGE

tes questions, le règlement, et la liste détaillée des 325 prix du Concours

Dernier délai d'envoi des réponses:

VENDREDI 27 MAI à MINUIT

## COMPTES DU LUNDI

Comme la Comète passait à ma portée, le saulai dessus et une poussière argentée se souleva...

Tavais accompil ce geste sans bien sa voir pourquoi. Pétais si surpris de voir la Comete, là, si près de la Terre, quand tout le monde la croyait au diable, que je me lançai sur ce soi nouveau un peu à la façon des enfants qui s'accrochent à un char qui passe dans la rue...

Un petit être nabillé de bleu ciel, dans un étrange accoutrement, vint à ma rencontre. Il me salua dans un langage que je ne comprie pas tout d'abord, mais comme je lui répondais en français. Il me dit, dans cette langue, quelques mois de bienvenue...

Il s'élait trouvé que soixante-quinze ans auparavant, au passage précédent de la Comète, un Français avait accompli le même geste que moi et que, comme il était resté sur la Comète où bientot il devait meurir, il avait appris notre langue aux étranges habitants de cel satre voyageur.

tre langue aux en unes astre voyageur.

— « Charmé de faire votre connais-sance, M.l'Homme! me dit aimablement

sance, M.l'Homme! me dit almablement le Comédien.

— « Mais c'est moi, au contraire..., fisje ahuri de cette rencontre.

— « Puisque j'ai la bonne fortune de pouvoir converser avec un des habitants de cette Comète, Terre que nous rencontrons tous les soixante-quinze ans, me dit le petit bonhomme en bleu, pe vais en profiter pour me faire expliquer ce que sont toutes les choses bizarres que nous voyons en pascant sur cette grosse courge bosselée qui vous sert d'asile...

— « Serviteur!»

nous voyons en passant sur cette grosse courge bosselée qui vous sert d'asile...

— « Serviteur! »

Le poitt bonhomme ne perdit pas de temps. Déjà il m'entrainait vers une sorte de coiline d'où l'on voyat la terre router dans le ciel comme un ballon de foot-ball bien lancé.

— « Qu'est ceci? me demanda-t-il en me désignant une grande ville qui de si haut, où nous étions, semblait une four-milière avec ses petits cubes de maisons pressés les uns contre les autres et entimés par les flocons noirs qui montaient des usines et des demeures...

— « C'est une ville. Les hommes s'y rassemblent pour gagner plus d'argent, et travailler plus commodément...

— « Mais cela a l'air bien malsain et bien sale. Est-ce que l'on cherche beau-coup à mourir vite sur la terre?

— « Pas du tout!

— « Alors, pourquoi vois-je tous les points minuscules des hommes se diriger en toule hâte de ces belles campagnes qui ont l'air de grands jardins en fleurs, vues d'ici, vers ces gros tas d'ordures noires que vous appelez villes? Ils semblent s'y enfoncer avec délices! On doit cependant y respirer très mal, y aouffrir beaucoup dans ces bottes où tournent des machines qui ont l'air méchantes, et la mort doit y venir très vite, si j'en jugo d'apprès la grandeur des cimetières que nous voyons à côlé de ces villes...

— « Vous ne comprenez donc pas

— « Vous ne comprenez donc pas qu'un homme de la campagne est peu de chose à côté d'un citadin. Cela est un titre qui donne de l'orgueil. Et puis, il y a les cafés, les théatres, les commodités de la vie, enfin, dans les villes... — « Oui, oui, on m'a expliqué que

vous appeliez ainsi ces choses qui font que vous dormez le jour, que vous faites de la lumière la nuit, que vous prenez des poisons pour vous amuser et que vous inventez des spectacles tristes pour vous distraire... C'est bien ce que je penseis. Vous cherchez, en somme à mourir aussi vite que possible. C'est très curieux I Ef ces hommes qui ont des choses pointues et luisantes en main, qu'estce que c'est?

— « Ce sont des soldats. Les hommes vous appeliez ainsi ces choses qui font

Ce sont des soldats. Les hommes, our faire régner la paix entre eux, entinventé des instruments qui peuvent luer cent mille de leurs semblables d'un seut coup...

— « Vous appelez « soidats » des fous.

le suppose ? Comment pouvez-vous lais-

ser courir sur la terre des êtres qui veu-lent la mort des autres... Ce bâtiment qui a un long chapeau posé sur le toit? — a C'est une église. Les hommes s'y réunissent pour adorer Dieu. — a Dieu?

réunissent pour adorer Dieu.

— « Dieu?

— « Dieu?

— « Dui, le créateur de la Terre, autour de laquelle il a disposé le soleil, les étoiles et le ciel...

— « Mais, pardon, la terre n'est pas le centre du monde. C'est notre comète. Nous avons d'ailleurs vu des milliers et des milliers de soleils et de planètes en passant dans notre course à travers l'infini, et nulle part nous n'avons entendu parler de ce Créateur. C'est un imposieur. Il n'y a que sur la terre qu'on raconte de pareilles somettes...Dites-moi quels sont ces petits hommes vétus de façons différentes qui se font de méchants yeux de l'un et l'autre côté de ce fieuve?

— « Ce sont des douaniers qui gardent tes frontières. On appelle frontière la séparation de deux patries, c'est-à-dire que d'un côté les hommes sont frères, et de l'autre les hommes qui s'y trouvent sont leurs ennemis.

— « Ma foi, vus d'ici, les hommes se

l'autro les hommes qui s'y trouvent sont leurs ennemis.

— « Ma foi, vus d'ici, les hommes so ressemblent tous, et je ne comprends pas pourquoi ils se veulent ainsi du mal parce qu'un ruisseau les sépare...

— « Leurs gauvennements ont des intèrèts contraires!

— « Gouvernements? Intérèts? Jo me souviens! Oui, le Français qui est venu sur la Comète avant vous nous a expiqué que c'étaient des choses faites pour ent ter les hommes. Quelles drôles d'ides vous avez de pusser vetre vie à vous furre ainsi mainles misères! Estec, que

## NOTES D'ART

## Un Peintre du Nord

## Henri DUHEM

à Dount. Il n'a pas non pius quitté sa terre. Et il s'est fortifié de cette double assise, sur laquele l'art lui-même s'étabilt comme la vie avec sécurité, la fidélit à sa région et à sa profession. De lonctues années d'éducation personnelle par la découverte patiemment poursuivie ces beautis naturelles et de lours valeurs diverses, par la fréquentation des mattres anciens et des modernes les plus originaux comme Le Sidaner, ont conduit Duhem à une mattrise qui est une conquite de volonté, une récompense à l'obstination de son pur et probe labeur.

Depuis quelques années, il est entré, avec Marie Duhem, dans cette galerie des grands modernes qu'est le musée de Luxembourg.
Cest bien un homme du Nord. La rudesse bensive de son visage a séduit Constantia Meurier. Un bronze de ce sculpteur viril, aux plans nets comme des affirmations et durement fouillé, montre un Duhem volontaire, tenace, tourmenté, semble-l-til, par l'incessant desir de l'insaissable beauté. Il y a de la tension, en effet, chez l'aritiste qui sait être à l'occasion l'arden avocat des arbres séculaires abattus par d'aveugks administrateurs, il y a du militant chez cet infattigable pèterin de nos rivières et de nos plaines.

Est-ce d'avoir senti, à les contempier, la fute transcepte des choses? Est-ce d'avoir senti, à les contempier, la fute transcepte des choses? Est-ce d'avoir touché le

pèlerin de nos rivières et de nos plames. Est-ce d'avoir senti, à les contempler, la fute implacable des choses? Est-ce d'avoir touché le fini de nos efforts ou de s'être gagné au calme, tmplacable dos choses? Lest-ce d'avoir voltrae le fini de nos efforts ou de s'être gamé au calme, à la résignation apaisée qui monte du vaste soit de Flandre? — Sous l'ardeur chercheuse, l'article l'aisse sourdre et apparaître des douceurs profondes, des tendresses indicibles et des métancoites pessionnées. Il est ému surtout, chacun le sait, per l'heure pensive du crépuscule, par la réverte des calmes hiraliers et par la douce ondulation de nos eaux paisibles. Ses toites essentielles « Le retour du berger », « Le Pau Sous la lune », des vues de nos canaux chargés de lourdes bélandres ou mirant dans leurs eaux troubles les hautes maisons plaquées de soiett, toutes sont d'une même inspiration et d'une même emotion : la soumission au caractère et à l'aspect des choses en leur nue simplicité. L'art le plus personnel et le plus pénétrant trouve tot sa formule, comme l'a donnée Maupassent, dans « l'humble vérité ».

Ce que Duhem a mis dans se vision de poésie

Tattendre, anxieux et terrible, son mari,

en demi-teinte fui a fait attribuer quelquefois une certaine tendance au mysticisme naturaliste. Je ne consentirais pas volontiers à le voir sous cet aspect. Il est trop près de la nature tranche et saine des campagnes pour porter son regard au-delà des confins du réel, il est trop pleinement humain pour consentir aux jeux exténues de l'imagination qui s'appauvrit à trop s'exalter. Son art, su contraire, est social, il nous appelle non sellement à communier avec la vie obscure, éparse dans les formes matératelles, mais encore à comprandre la beauté des existences simples, patriarcales, antiques et nobles du pâtre gardant ses moutons dans la plaine embrumée, du marinier guidant son chalard dans la verdure des rives p.ates, du moissonneur et de la laitière, du peuple anfin dont le labeur fraternel est une intarissable reserve de heauté. Cest ainsi, pour sa simplicité profonde, pour sa sincérité et son humanité que nous amons l'art de Duhem. Œurre qui est vraiment à l'image du Nord, représentative de notre pays et de notre Ame, puissante et douce comme un chant au loin dans la plaine.

Et c'est pourquoi nous sommes heureux, tout simplement, que les sanctions officielles n'aient point trop tardé à ventr mettre en la lumière qu'il mérite ce loyer d'art sars artifice qu'est de puis longéemps la maison des Duhem.

### CHRONIQUE

## Le Réveil de Colette

sexcus Gontran en étoutlant un baillement.

— Ah'l tu étais plus éloquent hier soir, quand tu me prouvais que cette nuit-là devait être la dernitère et que c'ent été folie de ne pas bien l'employer. En as-tu assez joué de la comète!

— Ecoute, ma petite Colette, ce n'est nas de ma faute si la comète nous a ratés. Les savants ont sans doute mal aligné leurs chiffres. La rencontre fatale est peut-être pour cette nuit. A ta place, je resterais ict. Tu sais bien que tu y es chez toi.

— Mais non, je ne suis pas chez mol. Et c'est bien ce qui est grave. Pas chez moi, et il fait jour déjà l J'al découché l Que va dire mon mari Et surtout, que vais-je lui dire l'as aute a les écoutes les consenies noi les

dire mon mari Et surtout, que vais-je lui dire!

Et, sans plus écouter les conseils ni les raisonnements de Gontran des Aguignettes, dont la tête ahurie surmontée de méches rebelles lui semble maintenant personnifier l'égoisme masculin, Colette achève de s'habiller à la hâte et sort en jetant à son ami cette promesse:

— Je te jure bien, mon chéri, qu'au prochain passage de la comète, tu ne m'y repinceras pas.

Hippolyte Raidillon, le plus vertueux des magastrats.

Elle le devine cravaté de blanc et serré dans sa longue redingote, arpentant l'antichambre, le geste vengeur, ce geste qui a déjà si souvent maudit la société corrompue.

Voilà bientôt trois ans que chaque soir Hippolyte Raidillon rentre exactement à onze heures après avoir facilité sa digestion en aliant à son cercle, et voilà trois ans aussi qu'il trouve en rentrant sa femme en train de travailler à sa tapisserie ou de lire du Georges Ohnet.

Quanta-t-il pensé en ne la voyant pas la veille?

Jeorges Onnet.
Quarra-t-il pensé en ne la voyant pas la veille?
Que va-t-il dire surlout, en la voyant rentrer si tôt, ou pour mieux dire, si tard?
Et Colette, à mesure qu'elle approche de 
son domicile, qu'elle sent venir la minute 
tragique de la grande explication, cherche 
quelle pourra ien être son excuse.
Ah! si elle avait pu savoir, quand leur 
ami Gentran des Aguignettes est venu la 
chercher pour a faire un petit tour » que 
ce serait le tour du cadran, si surlout elle 
avait prèvu que la conaète manquernit à 
toutes ses promesses d'écrabouillement 
fiaut, c'est elle qui serait restée sagement le 
nez sur sa tapisserie ou sur son roman! 
Maintenant, il albit falloir ventir.
Ce n'était rien encore que de faire le monsonge; le difficile d'eait de le trouver.

Prétendre qu'elle avait nassé la nuit à 
chercher la cométe, c'edt d'e ridicule, en-

Mais il ne lui donne pas le temps de plaper son récit ni de lancer les imprécations
pu'elle avait préparées contre la police des
nœurs.
Hippolyte Raidillon s'est affalé sur une
chaise et, interrompant sa femme, lui dit :
— Qu'est-ce que tu veux, c'est fin moment
le foile. Tout ça, c'est la faute à la comètet
Et le plus ridicule, c'est que je ne l'ai pas
vue!

maternelle.

Réprenant sa phrase, elle explique:

— Mon pauvre ami, j'allais chercher de tes nouvelles. Quelle nuit j'ai passée!

Et, lui frappant affectueusement sur l'épaule, elle ajoute:

— Mais aussi, à ton âge, peux-iu croire encore aux prédictions des astronomes...

— Pourlant, elle existe, cette comêle i af-

— Pourtant, elle existe, cette comète I af-firme Hippolyte Raidillon, déjà heureux de l'accueil sympathique que lui fait sa femme. Tout à coup, d'un geste brusque, Colette s retiré la main qu'elle avait posée sur l'épaule de son mari et elle montre d'un air dégoûté, entre deux de ses doigts, un long cheveu du plus beau noir.

entire deux de ses doigts, un long cheveu du plus beau noir.

Non seulement cette comète existe, difelle du ton le plus ironique, mais je vois qu'elle est brune.

Et, s'approchant de son mari tout peraud, elle fronce son joli nez et ajoute :

— C'est même une comète qui n'use pas d'hydrocarbure ni de cyanogène ; elle préfère l'eau de Cologne et la peau d'Espagne.

— J'ai cru que c'était la fin du monde, l'excuse Hippolyte Raidillon, l'air piteux, et ca m'a donné des idées folies.

Alors, interrompant son mari dun geste plein de supériorite et de dédain, Colette prononce avec autant de dignité que d'aplomb :

— Ce sont là des idées qui ne nous vien draieul, jamais, à nous autres femmes L...

Henri PELLIER.

Henri PELLIER.

# Le Scandale d'Ormesson

L'instruction a chômé hier mais la journée de lundi nous réserve des surprises. - De nouveaux mandats d'arrêts seraient lancés par M. Hubert du Puy. - Les dates mémorables de l'œuvre de Sœur Candide.

### Chez le docteur Deracq

Un de nos confrères, qui a rencontré le locteur Dereca, médecin de l'Hôpital d'Or-messon, fait le très intéressant rocit sui-vant de la conversation qu'il a eus avec ui :

vant de la conversation qu'il à eus avec lui :

« Le docteur Derecq est un homme d'âge mûr, à la figure franche et ouverte, aux cheveux déjà blanchis. Sous l'affabilité de son acceuil, on sent une tristesse poignante, une souffrance à vif.

Je lui dis :

— Permettez-mol, monsleur, de vous poser une question..

Est-il exact qu'hier, auprès du cercneil de votre malheureux ami Léon Petit, vous ayez refusé de serrer la main de son frère ?

Une flamme passe dans les yeux de mon interiocuteur. Il reste un moment silencieux puis, lentement, pesant ses mots, il déclare d'une voix grave :

phot pour lundi.

On assure que si Mme de Courtis ne se présentait pas à son cabinet lundi, M. Hubert du Puy serait décidé à lancer contre elle un mandat d'ammer.

Si la personnalité de sœur Candide évoque bien un type balzacien, il semble maintenant que, dans cette affaire, qui a si rapidement tourné au tragique, on peut sans
caragération, évoquer l'ombre de Shakespeare.

La mort du docteur Léon Petit, ses causes
et ses canséquences torment probablement
un scénario qui, en dépit du dévor modernet
n aurait pas été indigne d'ètre traité pur
l'auteur du « Roi Lear » et de « Marchetti ».

Il est encore trop fot pour pouvoir expeser cette histoire avec impartialité, mais ou
oeur citer deux traits qui en évoqueront d'

Les obsèques

du docieur Léon Petit.
Au dominie du docteur Léon Petit, rue de
Vienne, righe la désontion la plus grande.
La date des obséques rests définitivement
fixée à reardi, à nix houres du main.
L'information sura lieu du cimotière Mont-

## Nouvelle déclaration

de M. Monod

M. Monod a fait les intéressantes déclarations suivantes qui completent cettes que nous avons de à publicee, concernant sœur Candide et le soin qu'elle mettait à eviter, tout contrôle.

a Il y a quelques points de détails à rectifire dans les propos que mont prêtés certains pournaux. Ainsi ce n'est pas à propos d'un ette pas à propos d'un legs important qui avait été fait à fune des œuvres de la sœur Candide. Comme cette œuvre avait été fait à fune des œuvres de la sœur Candide. Comme cette œuvre avait été déclarée d'utilité publique, le legs devait cire autorisé par le gouvernement. Une demande d'autorisation fut donc adressée au Censeit d'Etat, devant lequel je fis valoir, la nécessits d'une enquête sur la gestion de l'administration de l'auvire.

a Le president du conseil était alors M. Waideck-Housseau ou M. Combes ? Je ne m'en souviens pas. Mais et oubli n'a aucune importance, attendu que, jusque-la, tons les ministres saviient montré la mêmé de ministration de l'autorisation de la condition de l'autorisation de l'autorisation de l'autorisation de l'autorisation de la condition de l'autorisation de l'autorisation de l'autorisation de l'autorisation de l'autorisation de l'autorisation fut combes ? Je ne m'en souviens pas. Mais et oubli n'a aucune importance, attendu que, jusque-la, tons les ministres saviient montré la mêmé lienveillance a l'egard de la fondatrice d'Ornesson. Cetait un endouement que j'avoue avoir partagé noi-même au début. Pour entever tout soupon de caractère politique donné à l'enquête, je demandai en président du conseil de la confier non à un inspecteur de l'intérieur, mais à un inspect

as a serificial control of the contr

Sour « pas » candide
On assure que si Mms de Courtis ne se
présentait pas à son cabinet lundi, M. Hibert du Puy serait décidé à lancer contre
elle un mandat d'amener.

La sœur Candide

A Saint-Lazare
Les journaux cléricaux avaient protesté
contre le régime imposé à Saint-Lazare à la
sœur Candide qui, disaient-lie, avait été placée dans la compagnie des filles publiques
La vérité est tout autre. Sœur Candide
jouit d'un régime de faveur comme toutse
les prévenues.

« La cellule où elle est placée, est voisine
de celle qu'occupait Mme Steinheil. Elle
comprend des lines car les détenues sont lo-